

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 8 (1980)

DOI: 10.11588/fr.1980.0.50394

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

mit vier figurierten Quadriloben, die offenbar Goldschmiedekunst imitieren (Nr. 128) und für viele weitere Stücke.

Es ist sehr dankenswert, daß die in diesem Katalog adäquat präsentierte Skulptur wenigstens in zweidimensionaler Form »zugänglich« gemacht wurde – und läßt hoffen.

Margund CLAUSSEN, Heidelberg

Lothar STRUSS, *Epische Idealität und historische Realität. Der Albigenserkreuzzug und die Krise der Zeitgeschichtsdarstellung in der occitanischen, altfranzösischen und lateinischen Historiographie*, München (Wilhelm Fink) 1980, in-8°, 200 p. (Theorie und Geschichte der Literatur und der schönen Künste, 51).

Tout était simple au XII<sup>e</sup> siècle, et la *Canso d'Antiocha* que Grégoire Bechada écrivit vers 1130 le montre bien. Grégoire pouvait aisément se sentir membre de la grande communauté chrétienne et membre de la plus petite communauté que formaient les habitants de la partie méridionale du royaume de France. En tant que chrétien, la première croisade lui semblait le plus pur exploit jamais réalisé par des chrétiens. Il en fit, en langue d'oc, en vers de douze pieds, un récit historique et épique. Antioche y était la revanche de Roncevaux. Roland et Olivier étaient les héros qui avaient inspiré et qu'avaient vengés les vainqueurs d'Antioche. Bohémond, l'artisan de la victoire, le digne représentant de tout un peuple chrétien uni et homogène, gagnait lui-même sans efforts la stature d'un héros.

Certes, en tant que méridional, Grégoire ne parlait déjà pas tout à fait de Roncevaux comme un homme du nord. A côté de la grande figure de Bohémond trouvait place dans son œuvre un héros plus modeste, Goufiers de Lastours, avec lequel tout le midi de la France pouvait s'identifier. Mais au total, à ces nuances près, le récit de Grégoire était analogue, dans sa forme et dans son esprit, aux chansons de croisade que purent composer, dans le même temps, des Français du nord.

Mais au début du XIII<sup>e</sup> siècle, pour les auteurs du nord comme pour ceux du midi, les événements mirent à rude épreuve l'idée simple et triomphale qu'ils avaient encore de la croisade. Le détournement de la quatrième croisade sur Constantinople provoqua, dans le nord, des tensions qui furent fatales à la forme épique que le XII<sup>e</sup> siècle avait connue. Dans les histoires de la quatrième croisade, la prose remplaça le vers, les héros disparurent. Certes, le souvenir de la première croisade était encore présent dans les esprits, mais il était gênant. Il se fit plus discret. Et, pour légitimer leur entreprise, les »pauvres chevaliers« de la France septentrionale durent remonter bien plus haut dans le passé. Pour eux, la prise de Constantinople fut la revanche de la chute de Troie. *Ba*, fait dire Robert de Clari à Messire Pierre d'Amiens, *Troies fu a nos anchiseurs, et chil qui en excaperent si s'en vinrent manoir la dont nous sommes venu; et por che que fu a nos anchiseurs, sommes nous chi venu conquerre terre* (cité p. 159).

Dans le midi, la rupture entre la grande communauté chrétienne et la petite communauté méridionale fut cause de tensions plus insupportables encore. Cependant, pour raconter le drame de la croisade albigeoise, les auteurs restèrent fidèles à la forme et à l'esprit que Grégoire Bechada avait donné à son récit. Et c'est l'objet principal de l'étude de Lothar Struss que de voir comment l'idéal épique fut, chez eux, déformé sous le poids de la réalité historique.

Dans la *Canso de la crozada*, Guillaume de Tudèle poursuit le récit de la croisade jusqu'à la bataille de Muret, où Pierre II d'Aragon fut vaincu et tué par Simon de Montfort (1213). Puis, en 1228, un auteur anonyme reprit le récit de la *Canso* et le fragment qui nous en reste le continue jusqu'un peu au-delà de la mort de Simon de Montfort devant Toulouse (1218). Les deux auteurs ont des points de vue bien différents. Chrétien, Guillaume de Tudèle se sent proche des croisés. Mais, méridional, il se sent aussi solidaire des vaincus. Il s'en sent même de plus en plus

solidaire au fur et à mesure que la guerre étend ses ravages et ruine le pays. Et, pour justifier les méridionaux qu'il hésite à défendre sur le plan religieux, il doit se situer sur le plan féodal. L'Anonyme n'a pas de ces déchirements. Il ne doute pas de l'orthodoxie du midi. Il se fait tout uniment le porte-parole de la communauté politique et religieuse que le midi a conscience d'être.

Mais comment donc les deux auteurs, dans la forme épique où Grégoire Bechada disait le triomphe des croisés, ont-ils marqué leur plus ou moins profonde solidarité avec les vaincus de la croisade? Alors que pour un homme du nord comme Pierre des Vaux-de-Cernay Simon de Montfort est un héros et un martyr, Guillaume de Tudèle trahit son embarras en refusant de faire des premiers rôles de l'un ou l'autre bord de parfaits héros. Et puisqu'il faut, à une épopée, des héros, il ne met en scène que des héros secondaires dans des épisodes secondaires. L'Anonyme, au contraire, accumule sur Simon de Montfort toutes les valeurs négatives de l'anti-héros. Le héros, c'est le comte de Toulouse Raimond VII, défenseur de l'indépendance méridionale. Et mieux encore que Raimond VII le véritable héros est collectif: c'est Toulouse et ses habitants.

Guillaume de Tudèle et l'Anonyme usent aussi du passé pour dire leurs hésitations et leurs convictions. Pour Guillaume, la prise de Béziers par les croisés venus du nord est comparable à la prise d'Antioche au cours de la première croisade. A ceci près toutefois, déplorable, que les victimes ne sont plus des musulmans tués dans une mosquée, mais des chrétiens tués dans une église. En comparant la reprise de Toulouse par Raimond VII en 1217 à la reprise de Saint-Jean d'Acre par les croisés au cours de la troisième croisade, l'Anonyme opérerait un complet retournement et n'hésitait pas à user de la croisade pour renforcer la conscience de soi méridionale. Au-delà des croisades, le souvenir de Roncevaux perdait de son intensité. Et dans la mesure où il était encore invoqué, ce n'était plus, comme pour Grégoire Bechada, un grand moment de l'histoire chrétienne; c'était simplement une épreuve où le midi avait forgé son identité nationale. Et Roland n'était plus que l'anti-héros, effroyable et ridicule, qui annonçait Simon de Montfort. Olivier, au contraire, restait le pur héros dans lequel s'incarnaient, ainsi que dans Guillaume au court nez et dans Goufiers de Lastours, toutes les vertus du midi.

Ainsi les auteurs de la *Canso de la crozada*, en jouant sur la taille des acteurs et les reflets du passé, faisaient-ils apparaître, dans le cadre traditionnel de la chanson de croisade, les passions qui traversaient le midi.

De la *Canso de la crozada*, Philippe Auguste était absent. C'est pourtant par le triomphe de la royauté capétienne que se termine le drame «albigeois». Et les auteurs de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle marquent bien comment, à l'ombre de la couronne, les tensions se relâchent et l'apaisement vient. Pour Guillaume de Puylaurens, qui écrit en 1273 son histoire latine de l'affaire albigeoise, Dieu a voulu, par ce drame, faire expier à tous leurs péchés, et il n'y a plus ni vainqueurs ni vaincus mais toute une population unie derrière un roi dont la famille a toujours œuvré au service de Dieu. Après cette victoire et cette réconciliation, Roncevaux n'est plus qu'un mauvais et lointain souvenir. Le drame semble dépassé. Tout au plus la caricature de Roland qu'offrent encore quelques textes de langue d'oc reste-t-elle comme une discrète protestation contre ce roi et ces barons venus du nord.

Parti lui-même de la littérature, Lothar Struss a tenté une étude où fussent liées histoire et littérature. Il l'a, je pense, réussie. Comme les littéraires, les historiens français auront intérêt à le lire. Ils n'auront aucun mal à corriger la petite étourderie qui fait de Bernard Gui un cistercien et non pas un dominicain (p. 126). Ils auront peut-être, sur un autre plan, plus de mal. Nombre de citations en langue d'oc sont ici données dont je ne doute pas qu'elles ne posent aucun problème aux savants lecteurs allemands de Lothar Struss, mais le Français du nord que je suis ne rougit pas d'avouer qu'une traduction, fût-ce en allemand, aurait pu parfois l'aider.

Bernard GUENÉE, Paris